

Migrations en mémoire

Migrer. Porter avec soi ses racines. Vivre de ce fait en terre de mémoire, construite de l'intérieur, à la fois patrie vive et refuge. Ce qui reste souvent d'un pays quitté, d'un passé clivé, d'une histoire tue ; ce qui se recomposera peut-être d'appartenances assumées, de références mêlées, de polyphonies librement exprimées. Migrer. Passer, revenir, rester. Marquer du même coup la société d'accueil, et, comme un révélateur, attester de ce qui peut y obtenir droit de cité ou de ce qui demeure, *a contrario*, occulté et indicible. Mémoires vagabondes donc, entre amnésie, nostalgie, déni ou retour. *Diasporas* entend sonder ces tribulations en interrogeant plus particulièrement les dynamiques collectives de la mémoire et la façon dont celles-ci se matérialisent : acteurs, institutions, formes, supports, pratiques et discours.

On sait le manque de visibilité et le peu d'expressions qui ont longtemps muselé ces souvenirs d'exil, chargés de meurtrissures, dans un sentiment de défaite et de relégation indéfinie. Pour prendre l'exemple de la France, Gérard Noiriel constatait il y a près de quinze ans la quasi absence de lieux de mémoire relatifs à l'immigration. Mais la situation depuis a changé, et de manière accélérée dans la période récente. On peut le déceler, quoique avec des nuances, dans plusieurs États européens ; ces sociétés étant toutes traversées, nourries et travaillées par le fait migratoire. Si la nécessité d'un regard rétrospectif semble désormais s'impo-